



INDE - Les oubliés de la rivière Kosi - 3 - © Anush Babajanyan / CCFD-Terre Solidaire

EXPOSITION

PRIX PHOTO

TERRE SOLIDAIRE

Présentation



TERRE SOLIDAIRE

IRAK - Les larmes du fleuve Tigre - 1 - © Emily Garthwaite/ CCFD-Terre Solidaire

PRÉSENTATION GÉNÉRALE DU PRIX PHOTO TERRE SOLIDAIRE

La photographie et le CCFD-Terre Solidaire

Depuis sa création, le CCFD-Terre Solidaire a souhaité utiliser la photographie comme témoin de son action à travers le monde. De nombreuses collaborations se sont ainsi concrétisées au fil des ans. Jamais misérabilistes, nous sommes à la recherche constante d'une mise en valeur de ceux qui contribuent à changer le monde. Au plus proche de ces femmes et de ces hommes engagés, la photographie permet ainsi d'illustrer un monde qui bouge, positif et sincère. L'organisation du [Prix Photo Terre Solidaire](#) nous semble ainsi l'aboutissement d'un travail de long terme pour soutenir davantage la photographie et ses auteurs.

Sebastião Salgado, président d'honneur du Prix Photo Terre Solidaire



La première édition du Prix Photo Terre Solidaire est présidée par Sebastião Salgado qui effectua en 1973 son tout premier reportage photographique professionnel avec l'aide et le soutien de l'ONG, dont il est toujours un complice. En 1973, le CCFD-Terre Solidaire lui propose d'illustrer la campagne "La Terre est à tous" avec l'une de ses photos. N'ayant pas idée de la valeur de ce cliché qu'il vend pour la première fois, le CCFD-Terre Solidaire lui propose plus de 20 000 francs, une somme très importante à l'époque. Salgado commence sa carrière et travaille auprès des grandes agences Sigma puis Gamma. Il devient l'une des figures majeures du photojournalisme des années 1970-80. Reconnaissant du soutien que le CCFD-Terre Solidaire lui a apporté aux prémices de sa carrière photographique, il a décidé de s'engager pour le Prix Photo Terre Solidaire en aidant à le définir et en acceptant d'en être le président d'honneur.

PRÉSENTATION GÉNÉRALE DU PRIX PHOTO TERRE SOLIDAIRE

Le prix de la photo humaniste et environnementale

Aujourd'hui, il n'existe pas de prix autour de la solidarité internationale. Ce prix a donc été pensé comme la rencontre entre les causes portées par le CCFD-Terre Solidaire et le soutien au monde de la photographie. Est ainsi mis en avant une photographie engagée, témoin de l'état de notre planète et au plus près des femmes et des hommes garants d'une terre solidaire. Ce prix reconnaît également le statut de photographe-auteur et valorise le travail de ces compagnons de route du CCFD-Terre Solidaire. Ce prix a une triple dimension : la reconnaissance du parcours d'un photographe, le soutien de la poursuite d'une œuvre engagée et l'invitation à rejoindre les combats du CCFD-Terre Solidaire.

LE PHOTO TERRE SOLIDAIRE S'EXPOSE



Cette exposition est l'expression de la rencontre entre les engagements des photographes et le CCFD-Terre Solidaire avec la présentation de projets documentaires des lauréates, Anush Babajanyan et Emily Garthwaite, en Inde et en Irak. Ces deux sujets ont été réalisés entre avril et juin 2023 au plus près des populations et des causes soutenues par le CCFD-Terre Solidaire.



LES RÉSIDENCES DU PRIX PHOTO TERRE SOLIDAIRE

Anush Babajanyan

La photographe arménienne [Anush Babajanyan](#), née en 1983 à Erevan, est membre de l'agence VII Photo et est National Geographic Explorer. Anush Babajanyan concentre son travail sur les récits sociaux et les histoires personnelles. En plus de son travail intensif dans le Caucase du Sud, elle continue de photographier en Asie centrale et dans le monde entier. Anush Babajanyan a récemment publié un livre sur le Nagorno-Karabakh, intitulé *A Troubled Home*. Anush est la lauréate de la bourse Canon 2019 pour les femmes photojournalistes, décernée à Visa pour l'Image. Ses photographies ont été publiées dans le *New York Times*, *Washington Post*, *National Geographic*, *Foreign Policy Magazine* et d'autres publications internationales.

LES OUBLIÉS DE LA RIVIÈRE

KOSI

Un million de personnes vivent isolées au milieu de la rivière Kosi, connue pour son imprévisibilité et la variabilité de son débit. La rivière draine les plus hauts massifs de l'Himalaya, à 7000 mètres d'altitude, pour se déverser dans la grande plaine Indo-Népalaise et rejoindre le Gange au Nord Est de l'Inde.

Les populations riveraines de la Kosi honorent leur rivière comme source de vie et de fertilité. Elles la redoutent aussi pour ses crues dévastatrices pendant la mousson, au point que les Anglais la surnommèrent « Sorrow of Bihar », le chagrin du Bihar.

Dans les années soixante, la rivière fait l'objet d'un vaste plan d'aménagement. Des digues sont construites pour la contenir sur une largeur de 20km. Et un immense barrage hydroélectrique est érigé à la frontière avec le Népal.

Pour en savoir plus : <https://ccfd-terresolidaire.org/dossier/les-habitants-de-la-riviere-kosi-veulent-faire-entendre-leurs-voix/>



Bina Devi, 35 ans, et ses fils Aditya Kumar, 5 ans, et Vijey Kumar, 6 ans, se reposent sur la rive de la rivière Kosi. Chaque année, pendant la mousson, cette famille est confrontée au danger de la crue de la rivière. Comme elle, un million de personnes vivent entre les digues qui tentent de contenir la rivière Kosi. Cette rivière, l'un des principaux affluents du Gange, connaît des variations de débit parmi les plus importantes au monde.



Vue d'une zone à l'extérieur d'une digue sur la rivière Kosi. La digue est le terrain surélevé le long de la rivière. La plupart des digues ont été construites dans les années soixante à l'époque de Nehru. Avec le temps, le lit de la rivière s'est emplit de sédiments et se retrouve surélevé. Le réchauffement climatique, qui entraîne la fonte des glaciers de l'Himalaya et des moussons plus extrêmes, menace aussi les populations qui se pensent à l'abri derrière les digues.



Des habitants du village de Bauraha posent pour une photo dans leur maison. Le village de Bauraha est posé sur une langue de terre et de sable au milieu de la rivière Kosi. La famille a déjà plusieurs fois perdu sa maison, composée de bambous et d'herbes sèches, pendant la mousson. La communauté se sent marginalisée et cherche à sortir de son isolement. Depuis quelque temps, elle tente de se faire entendre auprès des autorités pour demander une école pour les enfants, des soins médicaux, et de l'électricité. La plupart des femmes accouchent sur l'île sans assistance médicale. En cas de complications, il faut plusieurs heures pour rejoindre un centre de soins.

LES OUBLIÉS DE LA RIVIÈRE

KOSI

Au fil des années, l'érosion ronge les îles où les populations pratiquent l'agriculture, pendant que le lit contenu de la rivière s'emplit de sédiments. Leurs terres disparaissent petit à petit sous l'eau. Appartenant aux plus basses castes, les communautés vivent là dénuées de tout et oubliées de tous. 80% souffrent de malnutrition.

Aujourd'hui, elles veulent faire entendre leurs voix.

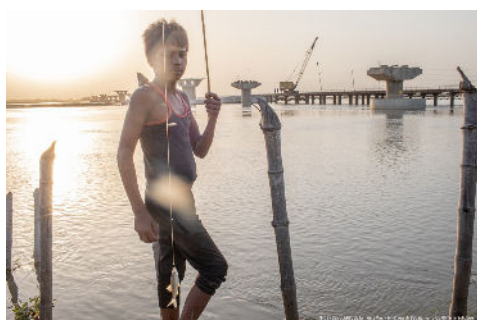
Leurs demandes ? Permettre à leurs enfants d'aller à l'école et d'être vaccinés, aux femmes qui accouchent de bénéficier d'une assistance médicale, être alertées et secourues lors de lâchers de barrage, et à plus long terme obtenir de nouvelles terres en dehors de la rivière.



Des sacs de sable sont placés sur une rive de la rivière Kosi. Ces sacs font partis des mesures prises par les habitants pour tenter d'empêcher l'eau d'inonder les villages voisins pendant la mousson. Chaque année un grand nombre d'animaux d'élevage sont emportés par les flots.



Des habitants traversent la rivière Kosi sur un bateau précaire. Pour regagner leur île posée au milieu de la rivière Kosi, les habitants doivent parcourir plusieurs kilomètres pour rejoindre la rive éloignée de la route. Puis il faut utiliser un premier bateau, traverser un banc de sable à pied, et emprunter ensuite un deuxième bateau. Les plus aisés utilisent une moto qu'ils chargent tant bien que mal sur les deux barques. La traversée représente un coût non négligeable pour les habitants.



Un garçon pêche sur la rivière Kosi. À l'arrière-plan, on aperçoit la construction du nouveau pont qui reliera les villes de Bakhour et Bheja. D'une longueur de 10 kilomètres, ce pont sera l'un des plus grands de l'Inde, et passera juste devant le village. Les travaux accélèrent l'érosion de la rive. Les habitants ont essayé de construire un système de défense avec des bambous, qui paraît dérisoire face à l'énorme chantier du pont.

LES OUBLIÉS DE LA RIVIÈRE

KOSI

En 2008, des ruptures de digues provoquent des inondations catastrophiques et la mort de 3000 personnes. Des volontaires indiens venus d'autres régions découvrent la situation de ces populations. L'ONG indienne Paridhi, soutenue par le CCFD-Terre Solidaire, les accompagne désormais dans leurs combats. Connaître ses droits, mais aussi apprendre à sortir du silence, et petit à petit lutter pour se faire entendre, c'est un travail patient mené par des passionnés qui s'inspire de la tradition gandhienne.

Avec le réchauffement climatique, la fonte prévue des glaciers de l'Himalaya menace les digues et les populations riveraines. C'est tout un modèle d'aménagement du fleuve pensé dans les années soixante qu'il faut revoir. Une chose est sûre, les communautés de la rivière Kosi veulent être entendues et associées aux décisions qui concernent leur survie.



Chanda Devi, 35 ans, pose pour un portrait dans le village de Sikrahatta. Chanda Devi est mère de cinq enfants et vit sur une des îles au milieu de la rivière Kosi. Comme beaucoup de femmes de sa communauté dont les maris partent comme travailleurs migrants dans d'autres régions d'Inde, elle est responsable de la survie de sa famille quand vient la mousson. Il est très important pour elle que ses enfants puissent aller au centre d'apprentissage communautaire créé par l'ONG indienne Paridhi pour apprendre à lire et à écrire. Elle-même n'a pas eu cette possibilité, et elle espère pour ses enfants un meilleur avenir.



Des enfants debout sur un remblai regardent l'herbe en feu dans le village de Govindpur. Les enfants fréquentent le centre d'apprentissage communautaire créé par l'ONG Paridhi, soutenu par le CCFD-Terre Solidaire, pour apprendre à lire et à écrire en attendant que le gouvernement ne crée une école. Dans ce village, la plupart des adultes n'ont pas eu accès à l'éducation. C'est la première génération alphabétisée. Alors que l'insécurité alimentaire est omniprésente, les parents veulent avant tout que leurs enfants soient scolarisés. Pour eux, c'est le meilleur moyen de se construire un autre avenir.



LES RÉSIDENCES DU PRIX PHOTO TERRE SOLIDAIRE

Emily Garthwaite

[Emily Garthwaite](#) est une photographe britannique de trente ans, ambassadrice Leica, publiée et primée à l'international. En 2019, elle s'installe au Kurdistan irakien, sa "nouvelle maison", où elle mène depuis un travail au long cours. Des Montagnes du Zagros au Fleuve Tigre, elle traverse l'Irak pour documenter – à travers un regard sincère, humaniste et jamais misérabiliste – les cultures et les modes de vie en résistance dans un pays profondément fragilisé par les guerres et le changement climatique.

LES LARMES DU FLEUVE TIGRE

En 2022, Emily reçoit le Prix Photo Terre Solidaire pour sa série *"Light Between Mountains"*. Grâce à ce soutien, elle poursuit son travail engagé en Irak, tout en illustrant les combats portés par le CCFD-Terre Solidaire dans cette région. Dans la continuité de son projet *"Dijlah"*, elle embarque en 2023 le long du Tigre pour documenter les problématiques environnementales, sociales et culturelles qui se jouent le long de ce fleuve : source de vie de toute une région et aujourd'hui menacé de disparaître. Elle témoigne de la mobilisation courageuse des activistes de la campagne *"Save the Tigris"* (*Sauvons le Tigre*) soutenue par le CCFD-Terre Solidaire et portée par son partenaire, l'ONG Humat Dijlah.

Pour en savoir plus : <https://ccfd-teresolidaire.org/les-larmes-du-fleuve-tigre-en-irak-grand-format/>



Cheikh Nayif, chef de la tribu Hatra, marche dans le site d'Hatra, vieux de 2 000 ans, avec son fils aîné, Osaama. Un jour, c'est son fils qui sera à la tête de la tribu et il se dit prêt à endosser ce rôle. Il marche comme son père et maintient le regard avec la même force. Alors qu'ils guident la photographe sur le site, ils passent des voitures brûlées sur le bas-côté, et deux voitures kamikazes de Daesh abandonnées. Le cheikh lui dit que ces voitures étaient les siennes autrefois, et sont tout ce qu'ils restent de tentatives d'assassinats. « On les laisse comme des souvenirs de la guerre » dit-il en haussant les épaules. Emily suit le Cheikh et son fils qui l'emmène au milieu des graffitis de l'Etat islamique et du sol jonché de cartouches. « On aime venir ici surtout pour pique-niquer ».



Fares tire les rideaux de son palais à Tikrit, où chaque fenêtre donne sur le Tigre. Emily a vu cette maison il y a 2 ans depuis la rivière, et souhaitait la visiter depuis. Elle a eu la chance de tomber sur Fares, le propriétaire qui revenait dans son palais pour la première fois en 6 mois. Fares a fait construire sa maison en fonction de la rivière, toutes les fenêtres donnent sur cette dernière et 110 marches relient les deux. Mais aujourd'hui, la rivière a disparu, elle est passée d'un kilomètre de large à 275m et on ne l'aperçoit plus depuis les fenêtres.



Les déchets toxiques d'une usine de brai de pétrole s'échouent sur les rives du Tigre, à côté d'une briqueterie. Les déchets industriels toxiques ne sont régulés par aucune loi. Ils empoisonneront les terres avant d'atteindre la rivière.



Bassam al-Sheikh se tient au milieu de roselières sur les rives du Tigre à Mossoul. Volontaire pour Humat Dijlah, organisation partenaire du CCFD-Terre Solidaire, travailleur social à Mossoul et militant écologiste, il a récemment fondé la Ninevah Women's Organisation, qui lutte conjointement pour les droits des femmes et contre le changement climatique.

LES LARMES DU FLEUVE TIGRE

À cause du changement climatique, des barrages construits en amont, auquel s'ajoute l'aggravation de la pollution, le Tigre s'évapore et se dégrade à vue d'œil. Ses eaux deviennent une ressource rare et disputée par les pays qui le bordent : l'Irak et la Turquie. Se nourrir devient un défi du quotidien pour les populations du fleuve, contraintes de quitter leurs terres ancestrales.

À travers sa série "*Dijlah*", Emily dépeint le tableau d'une région assoiffée et dresse un portrait intimiste des populations et des défenseur.euse.s du Tigre qui se mobilisent, bravant les risques de la répression, pour préserver ce patrimoine et cet écosystème unique.



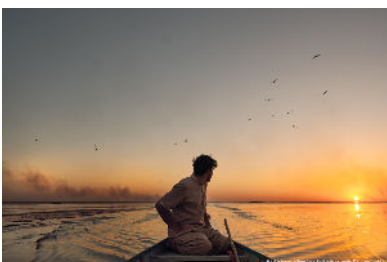
Dans le village de Jaykur, un canal toxique reste stagnant le long de la rivière Shatt al-Arab, à la jonction entre l'Euphrate et le Tigre. Cette rivière est grande, avec beaucoup de canaux. Auparavant, le village vivait seulement de la pêche et de l'agriculture. Aujourd'hui, cette rivière est trop toxique, il n'y a plus aucune vie dedans et les usines de pétrole et de brique ont succédé à la pêche. L'eau de la rivière sert toujours à nourrir les fermes, mais les arbres et les vergers meurent à cause de sa toxicité. En l'espace d'une heure dans le village, Emily Garthwaite a rencontré 4 personnes atteintes de cancer.



Hajer, célèbre militante des droits des femmes, se tient sous un dattier à Tikrit et est éclairée par un lampadaire. Elle travaille pour les droits de l'Homme depuis son adolescence, au début elle était une travailleuse sociale pour les enfants de personnes déplacées. Elle milite pour que les femmes accèdent à l'égalité dans les communautés et dans les lois. Elle parle de son père défunt à Emily et vis-à-vis de son combat féministe, elle dit notamment « mon père ne m'a jamais traité comme une fille, il me traitait comme une guerrière ».



Réputée pour ses vertus thérapeutiques, cette source sulfureuse, qui paraît presque gelée, voyait beaucoup de communautés se baigner dedans auparavant. Sur les bords du Tigre à Mossoul, les gens s'y baignaient même pendant la guerre. Aujourd'hui cette période est révolue. La terre craquelée est une trace de la présence passée de la rivière.



Dans les marais d'Hawizeh, où l'eau atteignait jadis plusieurs mètres de haut, les bateaux s'enlisent aujourd'hui régulièrement, remuant la vase infestée d'eaux usées.



TERRE
SOLIDAIRE

MERCI

